ÉCOUTEZ-DONC,

POUR SERVIR DE PENDANT

A

OUVREZ-LES-YEUX.

ILS ONT DES OREILLES ET ILS N'ENTENDENT PAS.

A PARIS, 1790.

Law FRC 3617

MLW 6064

THE NEWBERRY LIBRARY CHICAGO

ÉCOUTEZ-DONC,

POUR SERVIR DE PENDANT

A

OUVREZ-LES-YEUX.

JUSQU'A préſent la France conſternée n'a ſu verſer que des pleurs : de funeſtes cyprès ont ombragé ſon frout ; & portée ſur les ailes de l'indépendance & de l'anarchie, elle n'a vu qu'une trompeuſe Liberté lui creuſer un lugubre tombeau. La Croſſe affligée, la Simarre délaiſſée, la Finance aux abois, un peuple furieux, des Démagogues inſenſés, des Ariſtocrates hébêtés, des coups de main manqués, des projets avortés, une Couronne convoitée, une Aſſemblée Nationale furieuſement embarraſſée, & par-deſſus tout, le Deſtin armé de la marotte de Momus, faiſant, défaiſant, bâtiſſant, détruiſant, encourageant, intimidant ; & le ſage ſe moquant de nous tous : tel eſt le tableau en raccourci d'une révolution qui fit déraiſonner les Deſmoulins, bavarder les Tournons & les Prudhomme, enrouer les Mirabeau, les Barnave, les Chapeliers, &c..... égoſiller enfin tous les crieurs publics engraiſſés de nos ſottiſes.

A cet aſpect j'ai vu du fond de mon grenier l'aimable Folie, ayant pitié des malheureux François, de ſes enfans adoptifs, ſecouer ſes grelots, me peindre ſous des traits charmans & pittoresques, cette révolution funeſte, terrible aux yeux d'un Ariſtocrate épouvanté ou d'un Milicien National. C'eſt aſſez gémir, infortuné fuyard; c'eſt aſſez nous épouvanter, invincibles guerriers, vous par qui les murs de l'épaiſſe Baſtille ont été renverſés: plus de noirs cyprès, de crêpes lugubres, de chants funebres: que le myrthe amoureux vienne ceindre le front de nos guerriers à la mode; que les lauriers brouillardés, dans une matinée du pluvieux hyver, dans lequel nous ſommes, couronnent nos vaillans champions; je veux faire retentir en tous lieux le récit admirable des travaux d'un Peuple vainqueur des hazards, vaincu par la miſere, qui, dans le ſein de la gloire, ſe vit prêt de mourir de faim; de ces braves ſoldats qui, trottant & par monts & par vaux, guidés par l'héroïſme des Catins de la Capitale; dans une nuit pluvieuſe, crottés, éreintés, échinés, ne ſongerent qu'à boire en arrivant, & après les exploits les plus inouis, ſervirent de cortége à un bon Pere, qui voulut bien encore, après le plus horrible attentat, les reconnoître pour ſes enfans.

Quel Dieu dois-je invoquer! quelle Muſe guidera mon pinceau! Bat!.... on diroit que j'embouche la trompette héroïque. O divine Pareſſe,

je n'aime pas, tu le fais, le verbiage, les grands mots, les fureurs pythoniques des Orateurs du manége, ni les cris factieux des partisans de la Liberté : je veux rire, m'égayer, amuser même, s'il est possible, tous mes Concitoyens : qui me blâmeroit ne seroit pas François. Laissez-moi donc rire ; car, je le sens bien, je ririois malgré tous les tableaux lugubres, malgré tous les faiseurs de Journaux, de lamentations piteuses, de réflexions anti-aristocrates,.... malgré même la Lanterne.

Mais quoi ! mon pays est ruiné, la France n'a plus de crédit, le Négociant voit toutes les branches de Commerce supprimées, anéanties ; les Arts, l'Industrie, tous les talens n'ont plus d'espoir, d'encouragement, de Mécenes ; je n'ai pas le sol, & je voudrois rire ; pourquoi pas ?.... Quand Law ruina la France, le Commerce & le Régent, le François chansonnoit, plaisantoit encore..... Sans doute qu'il avoit de quoi vivre ; mais nous.... Parisiens, je vous laisse les Juges, & si mes doléances, mes lamentations, mes tristes jérémiades, viennent porter atteinte à ma gaieté, appesantissent mon style, & troublent mon cerveau, vous sentirez, comme moi, ma pénible situation, & la vôtre, en ces jours de famine et de misere, me servira d'excuse.

Plus adroits, plus industrieux, meilleurs calculateurs que nos Ministres d'aujourd'hui, au milieu

d'un gaſpillage éternel, des emprunts accumulés, des dépenſes innombrables, des vols quotidiens, on voyoit cependant ſous les étendards du luxe & des plaiſirs, florir le Commerce, s'étendre l'Induſtrie ; le pavillon François régnoit ſur le vaſte Océan, les amours libertins ſecouoient leurs flambeaux ; à leur éclat, tous les François fortunés ſavouroient d'heureux jours : on admiroit l'embonpoint d'un Prélat, l'empleur d'un Financier, la mine jouflue d'un Parlementaire : chez nous l'Anglois dépoſoit ſon ennui, l'Eſpagnol ſa gravité, l'Italien ſa jalouſie ; près de nos Belles, l'Allemand oublioit ſa bouteille ; le Ruſſe, ſes conquêtes & ſa gloire ; le Turc, ſes malheurs & ſon ſerrail ; & tout un Peuple content, heureux & ſatisfait, couroit au milieu des fêtes, des plaiſirs, des ſpectacles ; louoit les dépenſes guerrieres de Louis-le-Grand ; la généroſité, le luxe, les emprunts de Louis-le-Bien-Aimé, & ne voyoit qu'avec effroi l'économie, la ſage conduite d'un Roi trop honnête homme, dans un ſiecle de dépenſes, de prodigalité, au milieu de ſes ſujets dépravés & corrompus.

Malheur au premier qui, jaloux de notre antique félicité, vint jetter un œil indiſcret ſur l'état de nos finances ; qui nous aſſaſſina par ces grands mots de banqueroute, de payement, d'États-Généraux ; que de bienfaits n'aurions-nous pas à rendre à celui qui, plus ſage, auroit ſaiſi ce nou-

vel Héraclite, & l'eût étouffé... (ſous des monceaux de roſes ; car nous ne ſommes pas méchans) ; malheurà celui qui, l'écho de ces foux à lier, entonna le mot vuide de ſens de Liberté ; nous promit monts & merveilles ; calomnia tous les ſiecles paſſés ; critiqua tout, & de ces portraits exagérés, de ces tableaux ſurchargés, épouvanta le cœur du bon François ; alors aux cris forcenés des bouches vendues à l'ambition, des écrits affreux dictés par le fanatiſme ou la ſottiſe, l'on vit l'affreuſe Diſcorde faire ſiffler ſes ſerpens, l'anarchie vint établir ſon empire parmi nous. Dès ce moment le fanatiſme de la liberté s'arme de poignards, l'égoïſme aiguiſe un fer meurtrier, l'ambition ſoudoie, le ſoldé frappe, & la France éplorée méconnoît ſes enfans ; elle frémit, chancelle, ſuccombe, et l'ame ſenſible....

Je vais peut-être mêler mes pleurs aux ſiens... Foin du chagrin ! irai-je encore attrister mes compatriotes, mes amis ? Nous n'avons que trop pleuré, que trop perdu ; nous ne ſommes que trop ſûrement ruinés. Peignons ſous de riantes couleurs, la cataſtrophe la plus ſinguliere, inſtruiſons l'Univers, & ſi jamais un Peuple pouvoit un moment convoiter notre ſort, que le récit de nos burleſques aventures, qui, dans la ſuite, apprêteront à rire à nos neveux, lui ſerve de leçons, lui apprenne à ſe contenter de ſon état, & à ne jamais deſirer que ce que la ſage nature voulut bien lui accorder.

Pour remédier à nos maux & se mòquer de nous, l'aimable Folie crut qu'il étoit à propos de nous inspirer le desir de demander des Etats-Généraux. Voulez-vous savoir ce que sont des Etats-Généraux? Parmi quelques bons peres de famille, quelques hommes sages & prudens, quelques êtres vertueux & désintéressés, élus dans le fond de nos Provinces, le reste est le ramassis & la compilation de tous ces hommes ambitieux, intrigans ou hypocrites; de ceux qui, dans les Provinces, se sont illustrés par des actions d'éclat, ou qui se présentent au plus offrant & dernier enchérisseur, de ceux enfin dont les têtes à beaux projets, gonflés par l'orgueil de la philosophie moderne, ne respirent que suppression, destruction, ruine de la Religion; des préjugés antiques, des coutumes sages, des priviléges respectables. Et c'est ici qu'il faut vanter & notre siecle & notre France! quel choix! quels hommes dignes de représenter le peuple le plus nombreux, le plus auguste, le plus-puissant, & l'un des mieux instruits! j'aime assez le bon mot de notre auguste Monarque: QU'AUROIT-ON DIT SI J'AVOIS APPELÉ AUPRÈS DE MOI DES NOTABLES DE CETTE ESPECE? Enfin, pour achever le tableau, l'on a fait choix des hommes les plus

audacieux

audacieux, les plus cabaleurs, les plus fiers antagoniſtes de la Nobleſſe & du Clergé, les plus dignes d'entreprendre un forfait exécrable & de l'achever. Vous qui dûtes à ces titres bien connus votre élévation & votre gloire, frémiſſez. . . . . Si le Ciel peut punir le crime, redoutez ſa vengeance; elle ne peut tomber que ſur vous. Tels ſont les dignes Repréſentans de la Nation Françoiſe; le reſte, effrayé par vos hurlemens, rebuté par vos intrigues, épouvanté par vos menaces, ſe tait, ſe cache, craignant vos funeſtes complots, vos projets antipatriotes, & redoute ces ſarcaſmes, ce ridicule, ces pamphlets que vous lancez ſur ceux qui veulent défendre la juſtice, ou élever la voix en faveur de la vérité.

C'eſt du ſein de la volupté, du centre des plaiſirs, que ſortira le monſtre qui doit ravager l'Univers; ſon nom eſt la ſottiſe, amie des foux, des libertins, des fanatiques (car tous ces mots ſont ſynonymes). Reine des trois quarts de l'Univers, l'Ignorance, la Bêriſe ſont ſes filles favorites; le Fanatiſme eſt ſa compagne, monſtre qui vit de tout, qui reſpire par-tout, qui regne ſur tout: ici, ſous le manteau de la Religion, il anime le Bra-

bançon rebelle. . . . sous le masque de la liberté il gouverne le François. . . . sous les drapeaux de Catherine le Russe marche à la victoire. . . dans les champs Polonois il ressuscite un Peuple dont bientôt il fera sa victime. Quand il parle on écoute ; quand il commande on obéit ; il fait tout détruire, il ne respecte rien ; à son exemple nos faux Députés n'ont su rien respecter, ni propriétés, ni priviléges, ni droits, ni mandats ; ils se sont crus les rois des Provinces, prêts à les sacrifier, si le cas l'exigeoit, & on les verroit refuser même d'obéir, ne point quitter la Capitale, s'ils étoient rappellés, & braver le courroux de leurs Commettans, comme ils bravent & les loix de la justice, & leurs sermens, & la foi des conventions ; ils ont cru qu'en opprimant les deux premiers Ordres de l'Etat ; qu'en paroissant mépriser les grandeurs, les dignités, ces titres qui firent autrefois les Héros & les défenseurs de la Monarchie, ils pourroient s'asseoir sur le Trône de Charlemagne, de Louis XII & de Henri ; fouler aux pieds les fleurs de lys, rendre un bon Roi odieux à ses sujets. Ils ont cru qu'on les prendroit pour les maîtres de la France, ou bien pour ces hommes immortels, pour cette assemblée de Rois qu'admiroit autrefois

dans Rome Cynéas, l'ambaſſadeur de Pyrrhus. Pauvres petits êtres ! Rome poſſédoit des hommes, des citoyens, des êtres vertueux ; & toi, France, ose te juger, & juger tes nouveaux maîtres.

Un aveugle enthouſiasme, cousin inſéparable de la ſottise, leur fit céder ce qui ne leur appartenoit pas, ſacrifier ce qui ne leur coûtoit rien, renoncer aux choses ſur lesquelles ils n'avoient nul droit. En vain un bon pere voulut les ramener à la raison, la ſageſſe à l'équité, l'infortune publique à des moyens moins violens : la Sottise triomphe, & tout nous présagea la révolution annoncée, fomentée, publiée, desirée, excitée par nos ſages Mentors.

Un Roi ſage veut les guider ; un Chef veut ramener ſes ſujets à la paix ; un pere veut contenir ſes enfans. Avec juste raison il s'arme d'un fouet vengeur ; mais l'Ignorance, la Discorde & la Haine entourent la Sottise. De concert, guidées par le Fanatisme, elles volent à Paris, elles enflamment une vile populace bien largement ſoldée par l'ambition.

Ces hommes, devenus foux, ſont des Rois de

théâtre qu'ils promenent dans les rues d'un air furieux : ils courent en insensés ; on dit qu'en les voyant le Fanatisme rioit de plaisir, quoiqu'il n'aime que les pleurs. Aimable Folie ! ce fut là ton triomphe ; tu vainquis ces Divinités subalternes. La scene change, & bientôt je vois un Peuple se presser, comme les fourmis auprès d'un fruit déssêché, chercher des armes, s'étouffer pour en avoir, & perdre plus de combattans que le Turc n'en perdit dans les champs de la Servie, ou à-peu-près. Je les vois chargés d'armes rouillées, pesantes, rompues, chanter leur triomphe ; déja ils partent, ils courent, ils volent vers un fort antique. La Folie me présente un tableau magique : j'y vois des hommes marcher par milliers, des femmes hurler dans les rues, des enfans chanter la palinodie ; le canon vomit du feu, & non la mort ; chacun s'empresse, s'évertue ; après bien du bruit, du fracas, de l'embarras, un drapeau paroît, & je lis ces mots écrits en lettres moulées : PRISE DU POULAILLER.

Mais tout-à-coup le Fanatisme irrité secoue ses torches funebres ; il appelle la Vengeance & le Soupçon ténébreux ; des scenes d'horreur se succedent, se répetent ; le François rougit, & la Folie excite en vain les ris, les jeux & les plaisirs : des monceaux de cyprès couvrent les roses qui l'entourent ; elle cache son front, détourne les yeux, & le François est coupable. O jour

affreux !..... pour le coup je m'impatiente ; quand finira ce ton de MISERERE..... Par pitié réveille-toi, aimable Folie ! secoue tes grelots, & tu triompheras. Aussi-tôt je vois des Districts se former, des bataillons se composer, des pains bénis s'offrir à la bonne GENEVIEVE, des drapeaux se bénir, la Bastille se démolir, des Députés se démentir, des Corps-de-garde se construire, des repas se préparer, des fêtes se donner, des uniformes s'achever, et le tambour étourdir nos oreilles. Divinité que j'adore, voilà ton chef-d'œuvre ! tu devois alors forcer nos Etats-Généraux de fuir, ou bien tu devois cueillir des guirlandes de fleurs, les enchaîner par la main des plaisirs, obtenir la paix & de beaux jours, & ton nom immortel seroit béni par tous nos bons François.

Mais la sottise se ravise, le Fanatisme frémit de rage, il arme la Noirceur, la Méchanceté, la Famine, et Paris n'a plus de pain. Pauvres Parisiens ! hier sur les murs de la Bastille tu chantois des airs de triomphe, aujourd'hui, pâle & défait dans les rues bourbeuses de ta puante Ville, tu cherches en vain de quoi subsister : tes prétendus amis veulent, ou que tu périsses, ou que tu serves leur vengeance ; ils veulent que tu marches sous leurs pas à la gloire. . . . des hazards ;

ou que tu ſuccombes ſous les coups meurtriers. . . . de la faim canine.

Marche, dit le Fanatiſme, & mon flambeau vous guidera. . . . marche, dit la ſottiſe, enlevons un Roi, notre maître, & nous aurons du pain. . . . marche, dit l'ambition & la Vengeance, & vous régnerez avec moi. Reſte, diſoit la Folie, & je te promets la paix, du pain & le bonheur : elle parloit en vain, c'étoit comme au manége, celui qui le plus fort hurla fut écouté, & la marche s'ouvrit.

La Folie cependant fit encore un tour de ſon métier. Aux ſcélérats, aux bandits ſoldés, aux catins des halles, elle mêle de jolis minois, quelques hommes raiſonnables : elle eſpéroit réuſſir, mais le Fanatiſme appeloit à ſon ſecours la liberté, & toutes les têtes déraiſonnerent, parce qu'un chacun crut être libre.

Cependant la milice p. . . . ne s'aſſemble ; les ſoldats ſe rangent ſous leurs drapeaux ; la F. . . te commande à contre cœur : on part. . . . en vain le ciel menace, les vents foudroient, la pluie tombe, les pieds s'em-

bourbent, les habits se mouillent, les armes se rouillent; on arrive, tout reposoit cahincaha. Il fallut boire, une armée ne doit rien avoir de plus pressé, & chacun se logea là où il put.

Déraisonnant toujours, notre nationale assemblée montée en VERTIGO, ne savoit où donner de la tête; elle s'enrhuma toute la nuit, & le matin elle vit. . . ô Fanatisme . . ô Ambition. . . ô Fureur. . . . François. . . Peuple généreux, soldats de la Fayette; sauvez votre Roi, sauvez la Famille royale, sauvez l'honneur de la nation. . . . . un moment le fanatisme triomphoit, l'ambition déjà dévoroit ses victimes, la sottise régnoit.

Vous qui dans les champs de Fontenoi avez cueilli des palmes immortelles; vous à qui souvent la patrie dut ses triomphes & sa gloire, c'est vous qui fûtes sacrifiés en ce jour d'horreur; victimes de la fidélité que vous devez à vos maîtres, vous êtes mort pour sauver votre Roi & son auguste Famille: & la France, qui vous devoit des couronnes, a pu demander votre suppression & votre exil. Mais en vain on veut vous flétrir, & justifier des scélérats ameutés; le burin de l'histoire démentira les récits imposteurs, & vengera votre

mémoire, l'honneur de la France, & publiera le service signalé qu'à ce jour vous rendites à la Patrie. La Fayette, tu voles à leur défense, au secours de ton Roi ; Louis pardonne, les Gardes-Françoises savent enfin rougir ; leur maître consent de partir, il brave une populace mutinée, un parti désespéré; une assemblée couverte de honte ; il part avec son auguste épouse & ses enfans, sans amis, sans escorte, sans garde. François ! vous rougirez un jour, & ce forfait horrible doit surpasser aux yeux de la Postérité le jour exécrable de la Saint-Barthelemi.

Il est maintenant un problême à résoudre, & la Folie le donne au plus fin. Le Roi est-il libre dans la Capitale, ou ne l'est-il pas ? Avant de prouver l'un & l'autre, le bassin qui est entre le Pont-Neuf & le Pont-Royal, à Paris, doit se remplir de brochures pour ou contre, ce qui présage un grand gain pour les Imprimeurs & les Libraires.

Quoi qu'il en soit, la Folie est revenue sur l'eau ; elle a guidé l'assemblée de l'Eglise au manége, d'un lieu de pénitence à celui de correction. Elle croyoit enfin régner un jour par les plaisirs, mais ces cœurs endurcis n'aiment que des scenes d'horreur, ne respirent que la vengeance, & ne cherchent qu'à nuire.

Etats-

Etats-Généraux, vous qui, ſous Louis XII, fîtes le bonheur de la France, que n'êtes-vous revenus ſous un autre Louis, ſous un autre Henri, qui mérite à tant de titres d'être aimé, qui l'eſt malgré les vices du ſiecle, la corruption de nos cœurs, malgré les clameurs de l'ambition, de l'égoïſme & de l'intérêt ?

Honni ſoit des Etats-Généraux de 1789 ; honni ſoit des Députés infâmes qui prédominent encore ; honni ſoit de la philoſophie trompeuſe, la mere des crimes que vantent les ſcélérats d'aujourd'hui ; honni ſoit de ces hommes, les agens de la ſottiſe, du fanatiſme & de la fauſſe liberté ; de ces hommes qui, recevant une ſolde immenſe, après avoir embraſſé les idoles du tems, ont ſoldé à leur tour ; qui, nouveaux Baziles, pour réuſſir dans leurs deſſeins, ont eu recours à la calomnie, & dont les libelles, les ſarcaſmes, les pamphlets ont accablé les Nobles qui les mépriſe, & le Clergé trop foible qui, non ſans raiſon, entrevoyoit ſa ruine. Depuis la miſérable brochure en une page juſqu'à l'in-fol. depuis le PATER DÉMAGOGUE juſqu'au libelle forcené de la France libre, du ſéditieux Deſmoulins, tout fut mis en uſage, & la gravure ſervit à éterniſer nos ſottiſe, atteſta que notre eſprit républician oublioit ce qu'il devoit à ſes Rois, qui les rendirent libres, aux Grands qui furent autrefois l'eſpérance & le ſoutien de la Patrie, & qui nous faiſoient vivre à

préſent. En un ſeul jour l'eſprit de vertige s'eſt emparé du François ; en un ſeul jour des bras ſe ſont offerts à nos chers Députés pour enſanglanter la ſcène, la proſcription a enveloppé en un ſeul jour le Clergé & la Nobleſſe ; un ſeul cri s'eſt levé, & la France a failli devenir un déſert.

O ſiecle de crimes ! périſſe ta mémoire, que jamais tu ſois cité comme celui des calamités, de l'infortune & de la miſere. Au moins dans des jours plus heureux on vit quelques vertus honorer l'humanité ; mais dans ces jours maudits, on n'a pas vu une ſeule belle action, pas un acte de vertu, & cette révolution n'offre aux yeux d'un ſage obſervateur que le raffinement du crime, que l'égoïſme le plus parfait, l'hypocriſie la mieux voilée, les complots les plus déteſtables, & le compoſé de tous les vices & de tous les forfaits.

Toujours de la triſteſſe, toujours du chagrin, toujours ma triſte pſalmodie reprendra le deſſus ! Faut-il qu'un François, & qu'un François né dans les belles plaines du Languedoc, puiſſe ou gémir ou ſe mettre en colere ? Il eſt vrai que le temps n'eſt guere chantant. O divine gaîeté ! viens à mon aide ; viens ranimer mes pinceaux ; viens de tes traits enjoués & malins aiguillonner l'eſprit de mon Lecteur ; viens, profite de la liberté de la preſſe, de cette liberté ſi libre qui fait renfermer l'Auteur, l'Imprimeur & l'avide Colporteur ; qui

craint la vérité, & qui n'aime pas que l'on plaiſante ; c'eſt un peu trop fort.

Pourquoi nous empêcher de louer les belles actions de nos illuſtres Repréſentans ? Pourquoi nous empêcher de prôner tout le bien qu'ils ont fait ? Les moyens qu'ils nous ont offert pour nous enrichir, les richeſſes dont ils nous ont comblé, & la maniere active avec laquelle ils rétabliſſent nos Finances, notre Commerce & notre Crédit. O ſublime marotte de Momus, toi qui ſais t'amuſer & plaiſanter même au milieu de l'infortune publique, par pitié viens un jour t'établir au manége ; tout alors deviendra charmant, plus de morgue, de méchanceté, de cabale, de noirceur, de haine, d'ariſtocratie, de fureurs, de jalouſie..... Eh bien ! l'on rira, l'on plaiſantera, l'on médira finement, & l'on croira voir Moliere reſſuſcité, monté ſur de nouveaux tréteaux..... Quel malheur ce ſeroit-il ? Ils ne ſavent jamais recourir à la gaieté, ſeul remede infaillible pour les maladies déſeſpérées. François ! ſache qu'aux Etats de Blois l'on égaya par la danſe la gravité de nos Députés ; que pendant la guerre de la Ligue, Médicis donnoit des fêtes, & préludoit ainſi le carnage qui devoit les ſuivre ; que pendant la guerre de la Fronde, la chanſon & le vaudeville égayoient nos terribles Pariſiens ; qu'enfin le grave Janſéniſte & le doucin Moliniſte ne dédaignoient pas de s'évertuer avec nos femmes & nos filles.

Patience ! j'eſpere qu'il nous en arrivera tout autant, & qu'une bonne réforme nous apprendra à nous amuſer, à rire, à boire, à raffoller, & je parie que nous ſerons heureux. O bon Henri ! nous le ſerons ; un de tes petits-fils nous l'a promis.

Or, mes bons amis, voici mon projet. Juſqu'ici nous n'avons été que pauvres & malheureux : je veux, moi ſeul, vous rendre le bonheur, conſolider vos Finances, & vous donner des Etats-Généraux..... Fi donc ! dira quelque Etre empenaillé, ou infatué de ſes richeſſes & de ſa grandeur ; il va nous donner les Etats de la Folie. Pourquoi pas, l'ami ? Ceux-ci vaudront bien ceux de la morgue, de la philoſophie, de la cabale, de la haine, de la vengeance. On rira.... Eh bien ! tant mieux, cela dilatera le cœur. On chantera..... tant mieux, cela dilatera l'eſprit. On boira..... tant mieux, cela dilatera l'eſtomac. On ſera toujours gai, toujours jovial ; les gens d'eſprit ne pourront plus dire de grands mots, on ne hurlera plus, on ne ſongera qu'à devenir heureux... Eh ! bien encore tant mieux ; nous voilà bien malades d'être gais, contens & ſatisfaits : écoute, ennemi déclaré de nos plaiſirs, écoute & juge après.

La gaité, la prudence, l'aménité, l'impartialité éliront les repréſentans de ces Etats-Gé-

néraux que la bonté, la loyauté, la paternité d'un bon roi, auront convoqués. On les logera..... tant vantés à Paris, où cependant ils seront aussi libres que dans les landes bordeloises : on placera l'assemblée entre l'opéra & les Italiens, pour égayer nos graves sénateurs. On aura choisi, je l'imagine, de bons enfans, de braves pères de famille qui aimeront le bien, & qui sur-tout auront prouvé qu'ils l'aiment, non par des livres, des discours ; on ment tropavec cela, mais par de belles actions. Ce ne seront pas des aristarques, de grands faiseurs de projets, des amis de gens qui cabalent bien soldés ; mais nous aurons des prosélites de la justice & de la vérité, dont le front se déridera quelquefois ; qui sauront tour-à-tour festoyer & l'Amour & Bacchus. Les trois États seront confondus ; le Clerc, le noble boiront avec le Tiers, sans aller s'inquiéter qui d'entre eux a plus de quoi ; en tout cas, les premiers payeront CHOPINE. D'abord pour premiere œuvre, ils annulleront, casseront, briseront tout ce qui s'est fait. Amis, diront-ils après, François, votre Roi n'a pas le sol, la banque est ruinée, la caisse vuide, la dette immense, & pas brin de crédit : voici ce qu'il faut faire : donnons tout ce que nous avons de trop ; mais que nos dons soient un peu plus solides que des boucles d'argent.... &c.

Choiſiſſons d'honnêtes caiſſiers ; qu'ils amenent les dons patriotiques, & qu'ils payent vîte. MM. du Clergé, de la Nobleſſe, à l'aide, la Nation ſe trouve mal ! un peu de votre coffre-fort ; payez comme le Tiers, & faites des ſacrifices. Alors tous à l'envi les uns des autres, à qui mieux mieux..... puis l'on corrigera les abus, l'on fera des réformes ſages & ſalutaires ; juſqu'aux Princes mêmes feront des ſacrifices ; on ſe rapportera pour tout le reſte, à l'intégrité, à la ſageſſe, à la bonté de notre Monarque. Puis l'argent viendra, les caiſſes ſe rempliront, l'on paiera.

Ce n'eſt pas tout, amis, il faut vivre, boire & manger. Alors de l'induſtrie, des arts, du commerce, de la circulation : MM. les Riches, venez au milieu de nous ; donnez-nous des fêtes, des jeux, des ſpectacles ; que les étrangers arrivent, & vive l'Opéra ; nous leur donnerons des chanſons, des pompons, des filles, des reſtaurateurs, & eux nous donneront leur argent. Plus de jalouſie parmi nous ; qui plus aura, plus dépenſera..... au moins plus d'avarice, nos Repréſentans dépenſeront les premiers, chacun les imitera, et puis vogue la galere.

Que ferons-nous des Diſtricts, des ſoldats

ſoldés ou non ſoldés ? Bat ! un bon fuſil, un grand ſabre, de l'exercice donnent de la ſanté ; on laiſſera les Corps-de-Garde pour nos jeunes Pariſiens, ils s'en porteront mieux : mais plus de voyage de Verſailles, de Loi Martiale, de priſe de Baſtille, de canons braqués. Plus de tyrannie, d'oppreſſion ; plus de Maîtres & de Roitelets à la tête des Municipalités ; on diroit alors que nous aurions moins d'amour pour la liberté que nos Rois, que l'on calomnie tant, moins d'eſprit que ce Richelieu, qui écraſa avec tant d'art la Nobleſſe, les grandeurs & les vains titres ; moins d'adreſſe, de fureur, de frénéſie que l'Anglois, archi-eſclave ; que le Polonois ambitieux, que le Brabançon patriote. Nous enverrons de temps en temps les Diſtricts faire aſſaut avec les Troupes Impériales, avec les bons Marins d'Anglois ; cela leur donnera de l'appétit, & un avant-goût pour la muſique canonniere & les ballets militaires ; puis après, vive la joie ; du plaiſir, de la gaieté, des danſes, des nôces, voilà tout ce qu'il nous faut, & puis un bon Roi au milieu de tout cela, qui nous aimera, que nous aimerons, & puis un petit Dauphin, qui ſuivra l'exemple de ſon pere ; il y a de quoi raffoller, & l'on dira que c'eſt un plaiſir de n'être pas François !

que les États-Généraux vont au mieux, au diable la Conſtitution, ſi elle ne porte pas & plus de plaiſir & plus de profit, s'il faut toujours nous chamailler, s'il faut nous regarder de travers, nous méfier les uns des autres, & travailler pour les races futures : la belle obligation qu'elles nous auront ! reſte encore à ſavoir ſi elles voudront de tout ce qui s'eſt fait ; & nous après avoir juré, peſté, roſſé, tué, pillé & fait les Nicodêmes, nous appellerons cela des États-Généraux ? Oh ! j'aime bien mieux les miens. François ! ſi le cœur vous en dit, envoyez ceux-ci.... où ils voudront aller, & nous affichons & annonçons les États-Généraux de la folie ſous le meilleur des Rois, pour 1790. Je vois de mon grenier tel qui croit dire méchamment, ce pourroit être plutôt les États de la raiſon ; eh bien ! vous les appellerez comme vous voudrez, cela m'eſt égal, le nom n'y fait rien, l'effet fera tout. Pourvu qu'un chacun puiſſe rire, qu'un chacun puiſſe danſer quand l'envie lui en prendra, qu'un chacun puiſſe boire ſa chopine & mettre la poule au pot, comme vouloit le bon Henri, qui, pour nous rendre heureux, n'eût pas convoqué les États-Généraux de 1789, mais les nôtres, tout ira à ſouhait, & le Deſtin ſera confondu, la Sot-

tiſe

tiſe honteuſement expulſée du manége ; le Fanatiſme ſera ridiculiſé, & l'Ambition ira régner dans d'autres Royaumes.

O vous, MM. des États ! n'allez pas vous fâcher contre moi. On diroit que vous feriez, ou Démagogues, ou Ariſtocrates ; le bon Pariſien pourroit ſérieuſement vous en vouloir, & cela dérangeroit vos projets. Il y a cependant lieu de croire & d'eſpérer que pour le bonheur de la France, vous reviendrez à la juſtice, à la raiſon ; que vous bannirez d'au milieu de vous l'eſprit de parti, de cabale, d'intrigue ; que vous ne calomnierez plus ce pauvre Clergé que vous avez ruiné, (l'on doit au moins avoir pitié de ceux qu'on a injuſtement dépouillés) vous ne calomnierez plus cette brave Nobleſſe qui s'impatienteroit à la fin ; vous ne ſerez plus ſoldés, & vous ne ſolderez plus ; vous n'ameuterez plus les peuples, & vous ne crierez plus à l'ariſtocratie ; vous bannirez de vos cœurs toute idée de vengeance, tout projet deſtructeur. Loin de vous cet eſprit de régicide, cet eſprit républicain, cet eſprit de nouveauté, qui doit vous rendre odieux à la Poſtérité. Soyez ſinceres & vrais ; vous avez fait des fautes, eh bien !

c'eſt un malheur, qu'il n'en ſoit plus parlé; à tout péché miſéricorde. Vous n'avez pu remédier à nos maux, je le crois bien; vous avez eu de la morgue, de l'enthouſiaſme fanatiſé, de la méchanceté, de la noirceur, du ſérieux, de la cabale; eh bien! de la gaieté, des plaiſirs, de l'union, de la paix, & tous nos maux ſont oubliés. Alors que l'on s'embraſſe; Prêtres, Guerriers, Financiers, Commerçans, Parlementaires, Ouvriers, vive la paix! vive la Nation! vivent nos nouveaux Députés! vive ſur-tout ce bon Roi, ce pere de ſon peuple, ce Louis qui ſeul pouvoit faire notre bonheur, dont je ne puis parler ſans enthouſiaſme, dont l'infortune m'arrache des pleurs, & qui, par ſes vertus, eſt ſeul digne de régner ſur un Peuple ſage, éclairé, amateur de la véritable liberté. Si mes ſouhaits ſont exaucés, la France eſt ſauvée. Hâtez-vous, il en eſt tems encore, & nous pourrons retrouver du crédit, du bonheur & la paix.

François! que vous ſerez heureux ſi mes vœux ſont exaucés; je vois déjà tous les complots avortés, tous les projets diſſipés, & la paix vous montrer de beaux jours; toutes les claſſes de Citoyens ne craindront plus l'indigence & la miſere, le Fanatiſme & la Sottiſe ne nous maîtriſeront plus, une fauſſe idée de Liberté ne troublera plus

notre cerveau, la crainte ne nous montrera plus des fantômes, & nous ne croirons plus qu'à des conſpirations réelles & bien démontrées.

L'Aſſemblée des Etats fera le bien, en reſpectant les propriétés, en faiſant une juſte répartition des impôts, en appellant le mérite par-tout où il ſe trouve, aux honneurs & aux dignités; en faiſant revivre les bonnes mœurs, en reſſuſcitant les mots de Patrie, d'obéiſſance aux Loix, de reſpect, d'amour pour le Monarque, & de vénération pour la Religion; en laiſſant à tous les Citoyens les moyens d'offrir leurs dons à la Patrie; en ne les ruinant pas d'avance, & en n'exigeant que des dons qui ne puiſſent effrayer perſonne, ni l'exceſſive parcimonie du riche, ni la généroſité du pauvre; en rendant à la Juſtice ſon ancienne ſplendeur & ſa primitive gloire; Thémis ne peut jamais ſe montrer avec trop de pompe & d'éclat; en réhabilitant cette Magiſtrature vénérable, autrefois l'appui du Peuple, qu'un chacun adoroit, que le fanatiſme de la Liberté avilit en ce jour, mais que le noble orgueil, le courage & la fermeté de certains de ſes membres immortaliſent à jamais. O Bretagne! c'eſt toi qui dois jouir de ce triomphe, de la gloire de poſſéder de tels Magiſtrats! Si la raiſon peut ſe faire entendre, & reprendre ſes droits, en reſſuſcitant tant la Nobleſſe Françoiſe, chez qui ſeule peuvent ſe trouver, il eſt vrai, les grandes vertus & les grands crimes, mais qui toujours maîtriſera le vul-

645

gaire, parce que l'homme ébloui par le merveilleux encenſera dans tous les temps, & ſe proſternera devant le grand, le majeſtueux, le puiſſant & le beau : en remédiant aux maux de l'Etat ; portez la paix, & non la guerre interne, pour tous les individus ; plus d'amour de nouveautés ; on veut défendre les anciens uſages ; on veut défendre ſes propriétés, ſes droits, & le Citoyen s'arme l'un contre l'autre : & voilà l'origine des malheurs de la Nation, qui ne finiront jamais, ſi la vanité, l'eſprit de parti, l'orgueil philoſophique, le crime, la cabale, la ſottiſe, peuvent ne plus préſider dans une Aſſemblée de Repréſentans.

FIN.